

## L'Ecole de Georges Leygues

La magnifique Ecole Navale dans laquelle nous allons entrer c'est à Georges Leygues qu'on la doit. Ministre de la Marine après la première guerre mondiale il est l'auteur principal de la renaissance de la Flotte Française. En 1929 il fait poser la première pierre de l'Ecole, mais sa mort prématurée en 1933 ne lui permettra pas d'être présent à son

inauguration.

Implantée sur le site magnifique du plateau des Quatre Pompes, à l'Ouest de la ville de Brest l'Ecole fait face à la rade de Brest et domine la rade-abri dans laquelle sont amarrés les bâtiments de la Flotte. En même temps elle donne sur l'entrée du Goulet et permet aux futurs Officiers de rêver à un départ pour de lointains horizons.

Une grande esplanade, sur laquelle se trouve le mât de pavillon précède la belle façade de 280 mètres de long, encadrée par deux constructions, celle de l'Est étant réservée au Commandant de l'Ecole.

La partie centrale, plus élevée porte, sculptés dans le granit les noms de chefs glorieux de la Marine. Devant elle un escalier d'honneur majestueux donne accès à l'esplanade.

Plusieurs portes ouvrent sur le vaste hall Tourville qui commande toutes les voies intérieures et les escaliers, dont il constitue le carrefour.

De part et d'autre du hall Tourville deux ailes reçoivent chacune une promotion. Au rez-de-chaussée, les "batteries", salles d'études pour dix élèves, avec vue magnifique sur la rade. Aux étages les "postes", dortoirs pour cinq élèves équipés non pas de lits, mais seulement de cinq paires de "crocs" destinés à accrocher les traditionnels hamacs. Des caissons individuels de taille modeste reçoivent les effets réglementaires constituant le trousseau.

En arrière des couloirs desservant les postes, les sanitaires douches et lavabos.

Du hall Tourville monte un escalier ouvrant sur une cour intérieure la cour Borda sur laquelle donne en particulier le réfectoire.

Enfin, en arrière plan, une construction séparée abrite le personnel de l'Ecole, son "équipage".

## L'arrivée à l'Ecole

A l'entrée de l'Arsenal nous sommes accueillis par un Officier-Marinier qui appelle nos noms dans l'ordre du classement au concours. Nous entrons chacun à notre tour à l'intérieur de l'Arsenal.

Nous sommes conduits au Dépôt des Equipages où nous recevons notre habillement et où il nous faut choisir les tailles de nos vêtements en bien peu de temps. Puis à nouveau en tenue civile, nous repartons avec nos sacs et sommes conduits en car à l'Ecole.

Là, nous sommes comblés. Cette école, nous la savions belle, grande et moderne. Mais la voir dans toute sa splendeur, avec son granit, ses cours, son escalier majestueux, c'est le passage du rêve à la réalité.

Nous n'en finissons pas de contempler, à nos pieds dans la rade-abri les rangs serrés des bâtiments dont la vie et les mouvements se déroulent sous nos yeux. Quelle merveilleuse formation que ce spectacle permanent !

Après une longue visite de l'Ecole, nous sommes invités à ôter pour de bon notre tenue civile pour revêtir notre uniforme de travail. Quelle affaire que d'enfiler les sous-vêtements en zing, le bleu de drap puis le "gris" de matelot et de nouer en régates, au col informel de la chemise, l'énorme cravate ! Nous évitons de nous regarder les uns les autres pour ne pas rire.

Le soir venu, il faut se battre avec son hamac. On nous explique, bien sûr, comment le gréer, puis le tendre, mais c'est une autre affaire que de monter dans cet appareil, de s'y maintenir sans tomber et de garder sur soi sa couverture. La première nuit sera fraîche et on dormira peu.

Heureusement on s'y fera vite.

## La vie quotidienne

La promotion est divisée en six "Escouades" de trente-cinq élèves environ. Chaque Escouade est divisée en quatre "Postes" d'environ neuf élèves. Le poste est une unité quasi-indivisible dans la vie courante, l'instruction et les exercices.

Chaque Escouade est commandée par un Lieutenant de Vaisseau "Capitaine d'Escouade" qui la dirige dans ses activités. Plus près de nous on trouve un "Chef d'Escouade", c'est un de nos anciens qui remplit cette tâche pour chaque Escouade de "Fistots".

Enfin, au bas de la hiérarchie, l'un de nous a pour tâche de relayer les consignes du Chef d'Escouade dans chaque poste. C'est le rôle, humble, mais pas toujours facile du "chef de poste".

Toute cette organisation se met rapidement en place et une vie active et studieuse s'organise.

05 h 45	Branlebas	toilette	petit-déjeuner
06 h 30	Etude		
07 h 50	Alternativement	:	Gymnastique, ou entraînement aux signaux lumineux (Scott) et aux signaux à bras
08 h 50	Changement de tenue		
09 h 00	Inspection		
09 h 30	Conférence		
10 h 30	Instruction pratique sur les matériels ("Partiels")		
12 h 00	Déjeuner		
13 h 15	Entraînement Maritime (aviron ou voile) ou Infanterie		
17 h 30	Etude		
19 h 30	Dîner		
20 h 45	Branlebas du soir		
21 h 00	Extinction des feux		

Cet horaire est appliqué six jours par semaine et seul le Dimanche nous donne quelque temps libre.

Cette vie active, si différente de celle que nous avons vécue au cours de nos années scolaires et de notre préparation au concours est bien supportée par tous, peut-être en raison de l'excellente cuisine préparée par le chef cuisinier que nous appelons traditionnellement Gaston.

Pendant le premier mois à l'Ecole, nous ne sommes pas autorisés à sortir "à terre" à Brest. Le Dimanche les cars de l'Ecole nous promènent et nous font visiter les environs, si jolis sous le doux soleil d'Octobre. Ce n'est qu'au bout d'un mois, lorsque nous aurons assimilé les premiers rudiments de la vie militaire, et surtout reçu notre tenue de sortie que nous pourrons nous rendre à Brest.

Cette tenue de sortie est plutôt austère. C'est une tenue d'Officier, sans galons ni "attentes", avec simplement des boutons dorés avec ancre de marine. Souliers noirs montants. Le port de chaussures basses est un motif de punition ! Chemise, avec col dur et manchettes séparées empesées ! Cravate noire. Sabre et gants blancs à porter à l'extérieur en permanence. Casquette d'Officier-Marinier sans galon. En remplacement du manteau, une vaste cape bleue.

Nous sortons à Brest le Dimanche, de huit heures à vingt et une heures, sauf ceux qui ratent le calcul nautique de la veille. Ceux-là en refont un autre le Dimanche matin et leur sortie est repoussée jusqu'à dix heures. Les distractions à Brest sont rares et ceux qui n'y ont pas de famille n'ont guère d'autres ressources que d'aller au cinéma et de dîner dans une crêperie.

Environ deux fois par mois nous sortons en mer, pour un ou deux jours. Les Contre-Torpilleurs annexes de l'Ecole ont repris des activités combattantes et on les a remplacés par des bâtiments sans valeur militaire : Avisos anciens, chalutiers réquisitionnés et même un petit cargo, le Granville, dont la cale a été aménagée pour nous loger. Et bien sûr, les deux goélettes à hunier l'Etoile et la Belle-Poule, copie des terre-neuvas qui existaient encore quelques années auparavant et sur lesquelles nous aimons particulièrement appareiller.

Nos sorties se limitent à la côte du Finistère car on estime inutile de nous faire courir des risques sans profit pour personne. A cette époque d'avant le radar, la navigation par relèvements était d'une très grande importance, et sa maîtrise ne s'obtient que par la pratique. Les abords de Brest sont particulièrement bien adaptés à cet enseignement et bientôt le raz de Sein, le chenal du Four et celui du Fromveur nous auront livré une partie de leurs secrets.

## Les "culations".

C'est le nom que portait le "bizutage", mais je souligne tout de suite que ces "culations" n'avaient en aucune manière le caractère dégradant ou indécent de certaines pratiques existant, paraît-t-il, aujourd'hui dans quelques écoles ou facultés.

Les culations duraient environ quatre semaines, et avaient lieu tous les jours, sauf le dimanche, pendant les temps libres à midi et le soir.

Elles consistaient essentiellement, pour la promotion des "Fistots", à courir autour de la cour Borda, les bras levés en scandant "Une, Deux..." devant les Anciens goguenards. De temps en temps, un Ancien arrêta un Fistot et lui posait une question saugrenue à laquelle il fallait donner la réponse rituelle, faute de quoi l'ignorant était sanctionné par quelques "pompes".

Les repas étaient ensuite pris en quelques minutes par les fistots, obligés de s'entasser sous les tables, ce qui provoquait, certes, un gaspillage regrettable.

Des cérémonies plus élaborées parsemaient ces quatre semaines, comme par exemple le "mouillage" où les Anciens venaient nuitamment couper les rabans des hamacs des fistots. Nous connaissions cette pratique, mais ignorions la nuit où elle aurait lieu. Nous en avons toutefois un indice lorsque les Anciens nous ont invité avec insistance à coucher tous dans le même sens dans nos postes.

La fin de la période des "culations" était marquée par une soirée "Beuglant" où les Anciens chantaient des chansons "Traditionnelles" mais qui en fait ne remontaient guère au-delà du début du siècle.

Tout cela n'était jamais méchant, se passait dans la bonne humeur et contribuait certainement à renforcer la camaraderie à l'intérieur de la promotion et avec les Anciens. Ceux-ci, sitôt terminées les culations de midi et du soir, redevaient des camarades aînés cherchant à nous informer et à nous aider de leur mieux.

Pour ma part, je conserve de tout cela un souvenir joyeux.

## L'hiver 1939

Les semaines s'écoulaient, studieuses. Nous progressions dans la connaissance de la vie militaire et maritime qui demain sera la nôtre. Pendant les temps libres nous sommes souvent à la fenêtre pour regarder les mouvements sur la rade. Une quarantaine de cargos y sont généralement au mouillage, en attendant leur prochain départ en convoi. Et puis, anachronique déjà, une véritable flotte d'une trentaine de petits voiliers, aux voiles ocres, pratique la pêche à la coquille Saint Jacques aux environs de l'Île Longue. Ils faut

les voir, groupés, remorquant leur drague vent de travers et, lorsqu'ils atteignent la fin de la zone de pêche, virer chacun leur tour et revenir prendre leur place à son autre extrémité.

Après la défaite de la Pologne, et son partage entre Russes et Allemands, la guerre s'enlise. Sur le front terrestre, à l'Est, il n'y a aucune activité, aucun contact avec l'ennemi, si l'on excepte les quelques rencontres de patrouilles. Aucune activité aérienne non plus.

C'est ce que les journalistes appellent la "drôle de guerre".

Sur mer il y a une activité modérée des sous-marins Allemands, qui cause des pertes dans les convois.

Le 13 Décembre, le premier combat naval de la guerre suscite notre enthousiasme. C'est celui appelé par la suite: la bataille du Rio de la Plata.

Les Alliés savent que le Cuirassé de poche Allemand de dix mille tonnes "Graf Spee" patrouille dans l'Atlantique Sud en s'en prenant à la navigation commerciale et sont décidés à l'intercepter. Pour cela, ils mettent en place un gigantesque râteau qui doit balayer tout l'Océan. Y participent entre autres, nos deux cuirassés de 26.000 tonnes modernes : le Dunkerque et le Strasbourg.

C'est finalement une division de Croiseurs Britanniques qui l'intercepte au voisinage de l'Amérique du Sud et qui engage le combat.

L'un des croiseurs est sévèrement touché par le tir du "Graf Spee", mais les deux autres parviennent à lui infliger des coups qui le contraignent à se réfugier dans les eaux territoriales Argentines.

N'ayant pas la possibilité de réparer ses graves avaries et de sortir pour combattre, le Graf Spee se saborde, et son Commandant, le Capitaine de Vaisseau Langsdorff se suicide.

C'est peu après qu'éclate la guerre Russo-Finlandaise. Les Soviétiques attaquent ce petit pays. Nous admirons le courage des Finlandais, l'héroïsme des femmes, les "Lottas" et l'habileté de leur chef, le Maréchal Mannerheim qui, malgré l'écrasante disproportion des forces, contient l'agresseur.

Les alliés envisagent, mollement semble-t-il, un appui militaire. Des troupes Alpines sont rassemblées à Brest, ainsi que des bâtiments de transport. Mais le conflit se termine avant leur intervention. Les Finlandais sont contraints de céder des territoires importants, mais parviennent à sauver l'essentiel.

Pour nous, il y a au mois de Janvier 1940 un évènement important. Nos Anciens sont promus Enseignes, et quittent l'Ecole pour embarquer en Escadre. Nous les envions et espérons bien qu'il en sera de même pour nous un an plus tard en Janvier 1941.

## Le Printemps 1940

En Avril, brutalement la guerre s'anime. C'est l'invasion du Danemark et de la Norvège par les troupes Allemandes. Le corps expéditionnaire prévu pour la Finlande est envoyé en Norvège. Nous sommes "au balcon" pour voir partir tous ces transports de troupes et leur escorte.

Et c'est le coup de tonnerre du 10 Mai. Nous apprenons que les troupes Allemandes attaquent dans les Ardennes. Mais à Brest tout est calme. Nous sommes d'ailleurs en "Corvette" c'est-à-dire en sortie à la mer. Pour ma part, je me trouve sur un Aviso avec une partie de mon escouade. Je me rappelle que ce soir-là nous avons mouillé devant Bénodet. J'ai pu aller à terre avec quelques camarades et nous avons fait une véritable orgie de crêpes et de cidre bouché dans une crêperie du port.

A mesure que les jours passent, les communiqués se font plus énigmatiques. Ils laissent entendre que la situation est sérieuse. Ceci n'entame pas notre confiance : la France n'a-t-elle pas en 1914 déjà réalisé le "miracle de la Marne" ?

De plus, à cette époque l'"ère du transistor" n'est pas encore apparue. Nous ne possédons pas de récepteurs radio personnels. Aurait-ils été, d'ailleurs, autorisés ? Les nouvelles que nous connaissons sont celles que nous pouvons écouter à la radio du Cercle des Elèves pendant nos brefs moments de loisir. Elles viennent toutes des émetteurs nationaux et sont donc "orientées".

C'est à la fin du mois de Mai, seulement au moment du siège et de l'évacuation de Dunkerque, que je commence à mesurer la gravité des événements.

A Brest, tout nous paraît encore calme, dans la mesure toutefois, où nous pouvons nous en rendre compte car nos sorties du Dimanche sont quasiment supprimées, ou réduites à quelques heures de liberté.

Sur rade, les mouvements de bâtiments, tant de guerre que de commerce sont de plus en plus nombreux et nous voyons rentrer les premiers bâtiments endommagés dans les combats.

Je me souviens d'être allé voir, au bassin, le croiseur léger "Emile Bertin". Il avait reçu une bombe qui avait traversé sa coque, faisant une grande brèche dans le pont et dans sa carène. La chance lui avait souri et il n'avait pas subi d'avarie majeure.

Les bâtiments-Annexes de l'Ecole partent pour participer à l'évacuation des troupes encerclées sur la côte Normande. Devant Saint Valéry-en-Caux, le "Granville" rencontre son destin et le Capitaine d'Escouade, qui en avait pris le commandement, y trouve la mort, ainsi qu'une partie de l'équipage.

Au début du mois de Juin apparaissent dans le ciel de Brest les premiers avions Allemands. Un affût quadruple de mitrailleuses qui se trouve sur le toit de l'Ecole leur tire dessus. Nous renforçons cette DCA par des fusils-mitrailleurs que nous servons, également sur le toit. Nous nous relayons

la nuit pour cette veille. Je me souviens de mon tour de garde. La nuit était douce en cette fin de printemps, le ciel clair et étoilé. Aucun avion n'est venu troubler le calme de cette soirée et la guerre paraissait encore loin.

Vers le quinze, les alertes sont plus fréquentes. Des appareils laissent tomber des mines magnétiques dans le goulet et dans l'Iroise. L'Ecole est encadrée par quelques bombes de petit calibre qui manquent de peu les bâtiments.

Le matin du 18 Juin, à ma grande surprise comme à celle de mes camarades on nous annonce notre évacuation de Brest et notre embarquement sur le cuirassé Richelieu le jour même.

Nous préparons rapidement nos affaires, sans oublier les vêtements chauds, comme on nous l'a prescrit, un minimum de documents nautiques et notre hamac.

Après un rapide déjeuner, nous nous rendons à pied sur le port de l'Ecole, portant sur notre dos tout notre matériel. Des embarcations nous conduisent sur le Richelieu.

J'ai eu le temps de griffonner quelques lignes à l'intention de mes parents, et que la Poste, avec une conscience professionnelle admirable a acheminées malgré la désorganisation générale. C'est avec émotion que j'ai retrouvé après la guerre cette puérile missive.

Nous pensons bien que nous partons pour longtemps, mais pour quelle destination ? Nous pensons plutôt au Canada ou peut-être à l'Angleterre.

D'ailleurs nous n'imaginons pas toute la gravité de la situation et sommes à cent lieues de penser que les éléments avancés de l'ennemi allaient entrer dans Brest le jour même.

Sur le Richelieu on nous installe dans le hangar d'aviation, vide d'avion. Nous y sommes très serrés et devons dormir en deux étages de hamacs superposés.

Le Richelieu appareille vers 15 heures. Nous ne voyons rien de la sortie de la rade car il y a une alerte aérienne et nous sommes envoyés sous le pont blindé. Tout se passe sans encombre, cependant, et les mines, qui ont déjà coulé un aviso, le Vauquois, et un remorqueur épargnent le bateau qui s'éloigne avec son escorte.

Dans le désarroi de nos pensées nous supposons cependant que l'on va nous faire terminer notre instruction pour nous verser au plus tôt dans les unités combattantes. Nous n'avons pas entendu parler de la demande d'armistice ni du désormais célèbre "Appel du 18 Juin".

A bord du Richelieu on cherche - et on a raison - à nous occuper. Nous garnissons les jumelles de la couronne de veille optique et faisons une surveillance soigneuse, très soigneuse même, car un camarade signale ce qui se révèle être un manche à balai flottant verticalement à un ou deux milles nautiques du Richelieu, et qu'il avait pris pour un périscope. Il a été justement félicité.

Nous participons aussi au lavage du pont et à la propreté générale du bateau.

A mesure que les jours passent il se confirme que notre direction générale, malgré les zigzags trompeurs, va vers le Sud.

Nous n'allons donc pas au Canada.

Et puis le soleil se fait de plus en plus chaud, les premiers poissons volants apparaissent, à notre émerveillement. ... La mer devient étincelante...

Et le 25 Juin, la terre apparaît à babord avant.  
C'est le Sénégal !

## L'Ecole Navale à Dakar

Deux collines en forme de cône qui apparaissent, grises, dans la brume. C'est notre première vision de l'Afrique. Puis, à mesure que nous approchons se dessinent la terre, le Cap Manuel, puis l'Ile de Gorée, et le Richelieu mouille en rade de Dakar.

L'après-midi tire sur sa fin. Une brume de chaleur monte sur la terre. La mer, parfaitement calme, est couleur d'étain. Le soleil est accablant en ce début d'"hivernage", car c'est ainsi qu'on appelle cette période de l'année où l'alizé disparaît pour laisser la place à un temps lourd, entrecoupé de soudaines tornades de pluie et de vent.

Le Richelieu a pris son mouillage entre l'île de Gorée, au Sud, et le port de Dakar.

Dans l'Est, je vois une longue plage bordée de cocotiers. Vers le Nord, le port et la ville de Dakar : des maisons basses parsemées au milieu de la végétation tropicale.

Le Cap Manuel, vert et ocre, ferme la rade au Nord-Ouest.

Mais surtout, de puissantes senteurs nous parviennent depuis la terre : odeurs végétales, odeurs d'arachide dont le port abrite des stocks importants, odeurs de terre mouillée.

Bref, cela sent l'Afrique et je suis envoûté.

Autour de nous sont mouillés bon nombre de bâtiments de Commerce Français et Alliés. Se trouve aussi au mouillage le porte-avions Britannique "Hermès" dont le Commandant vient bientôt à bord du Richelieu pour conférer avec notre Commandant.

Mais il faut revenir à une actualité dramatique. Le Commandant en Second de l'Ecole : Capitaine de Frégate Houette, nous réunit et, au bord des larmes, nous annonce l'armistice qui consacre la défaite de la France.

C'est peu de dire que nous sommes consternés. Toutefois, notre jeunesse aidant, nous ne comprenons pas tout ce qu'implique ce tragique évènement et nos vingt ans gardent espoir dans un avenir qu'ils ne peuvent imaginer.

Nous allons débarquer du Richelieu ce soir. Mais auparavant nous avons droit à une conférence "horrific" du Docteur sur les dangers qui nous attendent à terre.

Le casque "colonial" tout d'abord. Son port est impératif, dix minutes au soleil sans casque, c'est l'insolation, et la mort presque garantie - "mais oui, mes chers amis, c'est comme cela ici".

La ceinture de flanelle doit être portée chaque nuit sous peine de problèmes gastro-intestinaux.

Enfin, on nous fait une description terrifiante de tous les maux que nous pouvons récolter si nous nous abandonnons aux tentations dans les rues "chaudes" de la ville.

Nous voilà prévenus et nous pouvons débarquer.

On nous transporte à terre, puis, à travers les rues ombragées de la ville, vers le Lycée Van Vollenhoven qui a été réquisitionné pour nous loger. On a déménagé les salles de classe et installé des lits en fer. Pas d'armoires par contre, ce qui fait que nos sacs déballés offrent à la vue une grande pagaille.

Le lycée a été construit sur deux étages de classes claires et fraîches car entièrement entourées par de larges couloirs donnant sur l'extérieur par de grandes baies sans fenêtres. C'est l'architecture coloniale classique, très adaptée au pays.

Les épreuves du Bac ne sont pas encore terminées et certains lycéens et lycéennes reviennent au lycée pour les passer. Des lycéennes, en prime de leur réussite, ou au contraire en consolation de l'échec trouveront des maris dans la promotion. C'était pour le moins inattendu !

Nous nous regroupons par "Postes" et le mien est toujours aussi sympathique. Un camarade a transporté avec lui un phono. Il a aussi quelques disques et les chansons de Charles Trenet me font découvrir un univers musical que j'ignorais totalement.

Le 6 Juillet - seulement - nous apprenons l'abominable agression de Mers el Kébir\*.

Comme tous mes camarades, je suis à la fois stupéfait et indigné. Certains avaient commencé à envisager un départ clandestin pour Freetown en vue de continuer la lutte contre l'Allemagne. Ce projet, bien sûr, tombe à l'eau.

Et peu après, l'Hermès, qui quelques jours auparavant était au mouillage en rade de Dakar, envoie ses avions torpiller le Richelieu qui sera touché et privé d'une de ses lignes d'arbre.

Nous prenons nos habitudes au lycée Van Vollenhoven. Notre tenue à l'intérieur du lycée est bien peu seyante mais pour sortir "à terre" il nous faut porter la même tenue de drap qu'à Brest, la casquette étant toutefois remplacée par le casque colonial.

Les premiers à affronter le soleil de Juillet ainsi habillés reviennent rapidement et certains doivent être soignés pour "coup de chaleur". Heureusement on nous trouve des shorts et des chemisettes blancs, qui, avec bas blancs et souliers - et j'allais oublier l'indispensable casque - constituent une tenue adaptée au climat.

Il manque toutefois quelque chose pour que nos sorties deviennent un agrément : quelques subsides.

Heureusement nous sommes nommés "Elèves de deuxième année" ce qui nous vaut l'opulente solde mensuelle d'environ 500 F.

Ainsi habillés et argentés, nous pouvons visiter Dakar lorsque nous sommes autorisés à sortir (ce qui est le cas un jour sur deux).

A cette époque Dakar est encore une petite ville coloniale. Nous nous rendons au marché indigène, grouillant de vie, avec les femmes en boubous bariolés, devant des amoncellements de fruits offerts à la vente : mangues de toutes les couleurs, papayes, melons d'eau... et bananes, car un bananier bloqué à Dakar a débarqué sa cargaison. Nous achetons ces bananes par régimes entiers et en faisons des orgies.

Nous allons nous baigner à la plage de Hann. N'ayant pas emporté de maillots de bain lors de notre départ de Brest, nous découvrons rapidement la manière d'en confectionner avec une manche de Jersey et quelques points de couture.

Nos anciens, embarqués sur les bâtiments présents à Dakar, nous invitent parfois au carré des Officiers. C'est là que je goûte pour la première fois au whisky et trouve cela infect (j'ai changé d'avis depuis).

Pour nous occuper, on nous fait faire des exercices d'infanterie sous les ordres d'un lieutenant de l'infanterie coloniale. Je garde une grande admiration pour ce lieutenant, Saint-Cyrien passionné par son métier, intelligent et pédagogue. Il nous a fait comprendre tout ce que le combat d'infanterie demandait d'intelligence et d'astuce.

Certains d'entre nous vont faire le quart au "chiffre"; d'autres, dont je suis, embarquent sur des bâtiments de commerce mouillés sur rade, en vue d'assurer la surveillance nocturne du plan d'eau.

D'autres enfin, sont envoyés faire un court stage dans l'Aéronavale. C'est au cours d'un de ces stages que notre camarade Normand trouve la mort au cours d'un vol de reconnaissance. Toute la promotion l'a accompagné pour ses obsèques à la cathédrale de Dakar.

Notre moral ? ... variable, car nous ne savons pas ce que nous allons devenir. Promotion au grade d'Aspirant ou d'Enseigne ? ... ou plutôt démobilisation et renvoi dans nos foyers ?

Et l'inespéré devient vrai ! ... nous sommes promus Enseignes, nous l'apprenons le 25 Juillet. Notre joie est tellement bruyante que les forces de l'ordre entourent le lycée, Commissaire de police en tête. Nous fêtons notre promotion par une beuverie : champagne tiède et confiture d'abricot ! ... qui me laisse avec une bonne migraine.

Aux environs du 18 Août, nous quittons Dakar pour Casablanca où un paquebot, l'Asie, nous sert de dortoir. Nous faisons scandale en ville parce que nous sommes en shorts ! Mais qui pourrait fournir la toile pour nous faire à tous un pantalon ? En fait nous sommes seulement un peu en avance et trente mois plus tard le short a conquis droit de cité.

Ce sont les derniers jours où la promotion est toute entière réunie, car dès le début de Septembre les premières désignations sortent, et nous commençons à nous disperser ;  
Une page est tournée.